

## Jules Lemaître (1853-1914), intellectuel de second rang. Réflexion sur l'échelle du genre biographique

**Sarah Huguet**

Université Paris-Sorbonne, Centre de recherche en histoire du XIX<sup>e</sup> siècle

Critique littéraire vedette du Paris élégant, Jules Lemaître (1853-1914) est dans les années 1880 un républicain convaincu qui prend peu à peu ses distances avec le régime à partir de l'affaire Dreyfus pour finir à l'Action française en 1908. Loin d'être isolé, ce revirement a concerné d'autres intellectuels qui au terme d'un long questionnement se sont repliés sur les traditions, sont retournés à la religion, ont rejoint la cause monarchiste. Si les évolutions du genre biographique depuis son regain de faveur permettent de concilier dans l'ordre des causes explication par le parcours de vie et poids des logiques collectives, l'approche de la biographie intellectuelle conserve sa spécificité. Très portée à individualiser ses sujets, elle demande sans doute d'être adaptée à un personnage comme Lemaître qui occupe dans le paysage littéraire une position légèrement subalterne, lot commun d'un grand nombre d'écrivains de sa génération.

*Famous literary critic of the elegant and moderate kind, Jules Lemaître is up to the Dreyfus affair a staunch republican who gradually distances himself from the regime to join Action française in 1908. Far from being unique, this political turnaround has affected other intellectuals who experienced a long period of uncertainty before finally withdrawing into traditions, religion and monarchy. If recent developments in the biographical genre allow to conciliate individual explanation and collective phenomena, the specific approach of the intellectual biography, eager to focus on its subject's individuality, probably demands to be adapted to a character such as Lemaître, who occupies in the literary landscape a slightly subordinate position, common lot of many writers of his generation.*

# Jules Lemaître (1853-1914), intellectuel de second rang.

## Réflexion sur l'échelle du genre biographique

Peu d'historiens ont échappé à ce problème éternel qui a ordonné la succession des grands courants de l'historiographie contemporaine : comment faire la part des choses entre la liberté de choix des acteurs et les conditionnements multiples qui pèsent sur eux ?

Jules Lemaître est une figure type d'intellectuel engagé. Critique littéraire très en vue à partir du milieu des années 1880, il connaît une carrière rapide, presque fulgurante, qui en à peine dix ans le conduit à l'Académie française. Intellectuel organique de la Troisième République, il prend la défense du régime lors de la crise boulangiste<sup>1</sup>. C'est un esprit très fin, élégant, modéré ; un sceptique à qui toute position trop tranchée paraît présomptueuse et un peu ridicule ; un rhétoricien rompu à la dialectique, qui pèse toujours le pour et le contre, se garde des jugements hâtifs et néglige souvent de conclure ses raisonnements. Bref, un spéculateur des plus inoffensifs, qu'on aurait volontiers imaginé moyenneur ou abstentionniste au moment de la crise dreyfusienne<sup>2</sup>. Mais à la fin de l'année 1898, il prend la tête de la ligue antidreyfusarde de la Patrie française<sup>3</sup>, qui sous ses airs respectables sert de refuge à tous les ennemis du régime, et alors que l'échec électoral du mouvement en 1902 lui ménageait un retour commode à la république modérée, il évolue résolument de 1903 à 1908 vers le royalisme d'Action française<sup>4</sup>.

Expliquer la radicalisation de ce républicain insoupçonné ne sera pas l'objet du présent article<sup>5</sup> mais c'est naturellement un grand point d'interrogation du travail qui nous occupe. La volonté consciente y a eu sa part, de même que l'influence – son amitié avec Léon et Marthe Daudet s'est révélée déterminante dans sa conversion au royalisme. Mais le choix personnel et le hasard des fréquentations ne suffisent pas à rendre compte du processus. Car pour étrange qu'il paraisse dans le cas de Jules Lemaître, ce revirement n'a pas concerné que lui. D'autres intellectuels de son temps se sont éloignés de la République dans un vaste éventail d'attitudes

---

<sup>1</sup> Dans la série des « Billets du matin » qu'il publie au journal *Le Temps* en 1889, dont la fameuse lettre du 9 octobre « À M. Maurice Barrès, député boulangiste », et sa pièce de théâtre, *Le Député Leveau*, Paris, Calmann-Lévy, 1891.

<sup>2</sup> Ses amis, qui le voyaient comme tel, ont été très surpris de son engagement antidreyfusard. Ludovic Halévy note en marge de son recueil personnel d'articles de Lemaître : « Rien n'annonçait et rien ne peut expliquer une aussi brusque, une aussi extraordinaire conversion. », Archives de l'Institut de France, Fonds Ludovic Halévy, Ms. 4496, f. 253.

<sup>3</sup> Voir à ce sujet Jean-Pierre Rioux, *Nationalisme et Conservatisme. La Ligue de la Patrie Française, 1899-1904*, Paris, Beauchesne, 1977 ; Philippe Charpentier de Beauvillé, *La Ligue de la Patrie française (1898-1902)*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Université Paris IV, 1977 ; Zeev Sternhell, *La droite révolutionnaire. Les origines françaises du fascisme, 1885-1914*, Paris, Seuil, 1978, p. 131-145 ; Bertrand Joly, *Nationalistes et conservateurs en France, 1885-1902*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 301-340.

<sup>4</sup> Archives de la Préfecture de Police [désormais APP], Ba 1150, 20 mai 1903 et 15 octobre 1903. Les étapes de sa conversion s'échelonnent entre la parution du recueil *Théories et Impressions*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903 ; et son adhésion officielle en 1908 qui l'exclut de la Patrie française.

<sup>5</sup> Voir Sarah Huguet, « La République introuvable de Jules Lemaître (1853-1914). Essai d'interprétation d'un virage réactionnaire », *Page 19* [édition électronique], n° 1, hiver 2013, p. 23-34.

allant de la désaffection à la défection. Tout laisse à penser que des effets de structure sont à l'œuvre, dans une ambiance fin-de-siècle bien connue : traumatisme de la défaite de 1871<sup>6</sup>, hantise du déclin et de la décadence<sup>7</sup>, dilettantisme intellectuel<sup>8</sup>, déséquilibre idéologique des forces politiques après l'affaire qui annule la possibilité d'un vrai conservatisme républicain, recherche contre le rationalisme dominant d'une formule de ré-enchantement du monde qui porte certaines sensibilités vers la religion<sup>9</sup>, d'autres vers une mystique nationaliste consolante et identitaire, certains vers l'occultisme, fréquent d'ailleurs chez les antisémites<sup>10</sup>. Ce qui nous ramène à cette question, un peu artificielle mais irréductible : faut-il chercher les raisons de cette évolution plutôt à l'intérieur ou à l'extérieur du personnage ? Lemaître ou l'air du temps ?

Le choix de l'approche biographique semble clairement indiquer que c'est l'explication par le parcours de vie qui domine. Sinon, au lieu de se pencher sur le cas Lemaître, il aurait fallu définir un groupe de renégats à étudier en grappe, dresser une typologie des lâcheurs, intituler l'ensemble : « les sectateurs du refus ou la contestation intellectuelle de l'idéal républicain (années 1880 - 1914) », en un mot : changer d'échelle.

Mais l'alternative est-elle bien raisonnable ? C'est associer de façon un peu systématique et peut-être un peu obsolète focale biographique et causalité individuelle. Cette relation entre l'échelle d'une étude et son régime d'explication privilégié mérite en tout cas d'être discutée, pour des raisons qui tiennent à la fois au renouvellement des expériences historiographiques et à la spécificité de l'intellectuel de second rang. On n'étudie pas de la même manière un penseur de grande envergure et un brave critique littéraire, fut-il engagé, et même nationaliste.

---

<sup>6</sup> Voir à ce propos la thèse classique de Claude Digeon, *La Crise allemande de la pensée française*, Paris, Presses universitaires de France, 1959. L'auteur souligne que ce traumatisme « se caractérise de façon sommaire par le "rejet des principes de 89", maintenant accusés de tout le mal [...]. Après 1870, la critique de l'idéologie républicaine peut s'appuyer sur un argument puissant : la réadaptation de l'idée de patrie à la situation secondaire faite à la France. », *ibid.*, p. 87.

<sup>7</sup> Dans une bibliographie littéraire, historique et philosophique assez vaste, signalons les chapitres concernant la France au XIX<sup>e</sup> siècle dans *La Décadence dans la culture et la pensée politique, Espagne, France et Italie (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)* (actes du colloque international de l'École française de Rome du 20 au 21 juin 2003), dir. Jean-Yves Frétygné et François Jankowiak, Rome, École française de Rome, 2008.

<sup>8</sup> Voir Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, Paris, Alphonse Lemerre, 1883, « M. Ernest Renan », p. 33-110 ; Émilien Carassus, *Le Snobisme dans les lettres françaises de Paul Bourget à Marcel Proust*, Paris, Armand Colin, 1966, « Dilettantisme, cosmopolitisme et snobisme », p. 137-148.

<sup>9</sup> Il serait plus juste de parler de religiosité car le mysticisme satanique de certains symbolistes n'a pas grand chose à voir avec le mouvement de retour au catholicisme décrit par Frédéric Gugelot, si ce n'est la « quête d'idéal ». Voir *La Conversion des intellectuels français, 1885-1935*, Paris, CNRS Éditions, 1998, p. 137-149. Mais l'exemple de Huysmans montre que l'on peut tout à fait passer de l'un à l'autre.

<sup>10</sup> Drumont lui-même qui fait preuve d'un « antirationalisme viscéral », mais aussi son bras droit Gaston Méry, y sont très sensibles. Le second est d'ailleurs rédacteur en chef d'une revue bimensuelle consacrée à l'occultisme : *l'Écho du merveilleux*, créée en 1897. Grégoire Kauffmann, *Édouard Drumont*, Paris, Perrin, 2008, p. 331.

## UNE ADÉQUATION CLASSIQUE ENTRE L'ÉCHELLE ET LA CAUSE

Le terme d'échelle désigne en géométrie un rapport de taille entre une portion de réel et la représentation de la portion en question. Grande, elle donne à voir une unité de petite dimension avec un maximum de détails ; petite, elle embrasse une totalité plus vaste mais en donne une image nécessairement sommaire, synthétique, stylisée. L'échelle peut être strictement géographique et correspondre au périmètre de l'enquête. Elle renvoie aussi métaphoriquement à l'espace du social, de la très grande échelle de l'individu, à celle – minuscule – de l'humanité. Il faut alors la concevoir comme un gradient qui mène du singulier vers le particulier jusqu'au général. Et bien sûr, l'échelle des historiens est aussi temporelle. De la combinaison de ces trois dimensions naît une démarche dont il a longtemps été facile de deviner la causalité dominante. *Louis XIV et vingt millions de Français*<sup>11</sup>. L'échelle du royaume de France, l'ensemble de la population dudit royaume et accessoirement son souverain, sur les 55 ans de règne du roi soleil. « Cinquante-cinq secondes de l'histoire du monde », comme disait Pierre Goubert qui décidément avait l'âme multiscalaire. Ici l'échelle adoptée montre une volonté de décentrer la logique explicative vers le collectif. Le titre est d'ailleurs un clin d'œil parodique à la focalisation traditionnelle sur la personne des grands hommes. L'auteur montre de ce point de vue que l'embellie économique de la première décennie du règne personnel de Louis XIV doit moins à l'action de Colbert et des intendants qu'aux efforts (fiscaux) de la population et à la qualité du sol<sup>12</sup>. À chaque échelle son modèle explicatif. Quand on étudie l'aire de civilisation méditerranéenne de la préhistoire à Philippe II, on pense que la vie systémique de l'espace est le socle de l'histoire. Quand on étudie le Tiers-État, on pense que la société est le moteur de l'histoire. Quand on étudie de Gaulle ou Gandhi, on pense que l'individu est l'acteur de l'histoire.

## BIOGRAPHIE À GRANDE ET À PETITE ÉCHELLE

C'est selon ce rapport classique que la biographie est envisagée comme le monument de la grande échelle, domaine de l'unique sinon de l'exceptionnel, presque au 1/1<sup>e</sup>, avec un(e) historien(ne) pour un homme ou une femme du passé. Mais il faut d'emblée relativiser. Dans la pratique, aucune biographie, même la plus vieillotte, même la plus indigente, n'est à ce point cantonnée aux limites étroites de la vie de son personnage, tout simplement parce que la moindre mise en contexte, en observant l'inscription du sujet dans les ensembles collectifs de son temps, crée déjà une dynamique d'emboîtement des échelles. En outre, par un paradoxe étonnant, la poétique du genre biographique, en mettant en scène l'individu dans la variété et la trivialité de ses expériences, mène sans transition du singulier à l'universel. L'enfance, la vie familiale, les affres éventuelles de la maladie, la mort : ce qu'il y a d'immanquablement banal dans le tissu de petits faits qui compose l'existence du sujet crée un phénomène d'identification qui renvoie le

---

<sup>11</sup> Pierre Goubert, *Louis XIV et vingt millions de Français* [1966], Paris, Hachette Littératures, 2005.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 58 ; p. 146-160.

lecteur à rien moins que l'éternelle condition. A minima, les échelles dialoguent donc. Il n'en reste pas moins qu'au regard de l'histoire sociale des larges échantillons, la biographie a des airs d'anecdote. C'est la raison pour laquelle elle a connu l'éclipse que l'on sait du début du XX<sup>e</sup> siècle aux années 1980<sup>13</sup>.

Éclipse qui fut partielle. Le genre n'a pas disparu pendant cette période et semble même avoir profité du discrédit dont il souffrait à l'âge de l'histoire des masses pour redéfinir son rapport avec le général. Lorsque Pierre Sorlin étudie dans les années 1960 la figure de Waldeck-Rousseau<sup>14</sup>, président du Conseil au temps de l'affaire Dreyfus, il voit en lui le type achevé du grand bourgeois parisien, intériorisant tous les réflexes de sa classe, dont la vie s'organise selon un modèle répété à des centaines d'exemplaires et agissant sous l'effet d'une vision bourgeoise du monde<sup>15</sup>. Derrière l'individu, c'est tout un pan de la société de la Belle Époque dont il traçait le portrait. Séduit par la qualité du travail, son jury a été frappé de l'antipathie caractérisée avec laquelle l'auteur appréhendait le pauvre Waldeck, pour lui falot et sans intérêt, et peut-être faudrait-il réévaluer la gestion de l'affaire par cet homme politique somme toute assez habile. C'est en tout cas un bon exemple de ce que François Dosse appelle la « biographie modale », qui envisage son sujet comme une étude de cas renvoyant à une échelle implicite plus étroite<sup>16</sup>. Tout l'intérêt de cette démarche, dès lors qu'elle évite de réduire le sujet aux catégories moyennes de son temps, est de mettre à l'épreuve les théories d'ensemble sur la société en confrontant modèle global et réalité de détail.

Par un effet des inflexions postérieures de l'historiographie, le biographé peut à l'inverse faire figure de contre-exemple et renvoyer en creux à la norme sociale transgressée : c'est un peu dans ce sens qu'il faut interpréter le Menocchio de Carlo Ginzburg<sup>17</sup>. Cela montre bien que la réhabilitation du sujet à l'œuvre depuis une trentaine d'années n'a pas réinstauré l'ancien ordre biographique, dont le grand homme, acteur et héros, demeurerait vierge de tout conditionnement. Les maîtres de la tradition des Annales ont livré des biographies très décloisonnées<sup>18</sup> et c'est au fonctionnaliste Ian Kershaw qu'on doit le travail le plus autorisé sur Adolf Hitler<sup>19</sup>. Même l'échelle temporelle s'est dilatée et il y a déjà quelques temps que les biographes ont pris

<sup>13</sup> François Dosse montre que le lent déclin du genre s'amorce même dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque l'émergence de l'idée de progrès marginalise le rôle autrefois central des vies des personnages illustres – perçus comme des contemporains, fussent-ils Alexandre le Grand ou Jules César – en tant que modèles à imiter. Il n'est qu'accentué en sciences humaines par les Annales, à partir de l'anathème lancé par François Simiand en 1903, car en réalité l'histoire académique a délaissé la biographie tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. *Le Pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005, p. 213-215.

<sup>14</sup> Pierre Sorlin, *Waldeck-Rousseau*, Paris, Armand Colin, 1966.

<sup>15</sup> L'auteur souligne par exemple son optimisme face à la question sociale dans les années 1870 et sa perplexité devant l'anachronisme des initiatives d'Albert de Mun ; le libéralisme républicain devant naturellement assurer la prospérité de tous dans le calme après la leçon bien apprise de la Commune. Enchanté par la sagesse des travailleurs, Waldeck-Rousseau pense que leur sort, voué à s'améliorer, ne mérite pas d'attention particulière, à la différence des gambettistes qui se souviennent de leurs débuts difficiles. Il incarne de ce point de vue une forme d'universalisme bourgeois. *Ibid.*, p. 240-243.

<sup>16</sup> F. Dosse, *Le Pari biographique*, *op. cit.*, p. 213-249.

<sup>17</sup> Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 1993.

<sup>18</sup> Par exemple celle que Jacques le Goff consacre à Louis IX. *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996.

<sup>19</sup> Ian Kershaw, *Hitler*, 2 vol., Paris, Flammarion, 1999-2000.

l'habitude de poursuivre leur récit au delà de la mort du personnage pour en signaler les appropriations successives<sup>20</sup>. Quoi de plus symptomatique du déplacement de l'intérêt du parcours de vie vers l'inscription sociale ?

Ces exemples, limités au cas de la biographie, illustrent une déconnexion progressive et générale en histoire, de l'échelle adoptée avec un ordre causal dominant. Les grilles économique, sociale ou psychanalytique ayant perdu leur monopole explicatif, la combinaison est de mise pour l'historien actuel, et dans son attention à tous les déterminants – structures collectives, logiques spatiales, rôle des acteurs, conscience réflexive des acteurs investie dans l'action, diffusion, réception, réinterprétations de messages divers, du haut vers le bas et de la base vers le haut... – il lui est presque impossible de ne pas adopter d'une manière ou d'une autre un regard multiscalair.

### LA BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE PEUT-ELLE VRAIMENT CHANGER D'ÉCHELLE ?

Cependant, tous ces aménagements ne vont pas de soi dans le cas de la biographie intellectuelle. L'individualité apparemment irréductible de ses objets d'étude ne facilite guère les tentatives d'inclusion. Objective, l'identité d'un intellectuel est fondée sur des textes signés, couverts selon les époques par différents régimes de propriété intellectuelle : des œuvres qui ne sont qu'à lui, qu'un autre n'aurait pu écrire. Ces écrits constituant la matière première principale de toute biographie intellectuelle, l'accent y porte essentiellement sur ce qui distingue, ce qui caractérise, ce qui est unique, tendant peut-être déjà à isoler l'auteur-personnage. De plus, la tradition humaniste du penseur conscient, déployant son libre arbitre sur l'énigme du monde dans l'austérité de sa cellule, pèse de tout son poids sur la manière dont celui-ci est envisagé, accentuée dans le cas de la France par le modèle matriciel de l'engagement qui fait de l'intellectuel une incarnation de la liberté<sup>21</sup>. Ainsi, c'est presque naturellement que l'on est amené à rechercher chez lui prises de risque, bras-de-fer avec l'autorité, avant-gardisme, subversion des normes. Hyper individualisé, c'est un *sujet* par excellence.

Dans ces conditions, la simple mise en contexte peut se révéler très problématique pour l'historien et suscite régulièrement des cas de frictions interdisciplinaires. Les philosophes conçoivent l'œuvre du grand penseur comme quelque chose de toujours actuel, mobilisable à tout moment, à puiser au répertoire anhistorique du pensable. Dire que sa réflexion procède d'un contexte, c'est en relativiser sérieusement l'originalité et cet historicisme négateur est intolérable. La contextualisation des thèses de Machiavel par Quentin Skinner a ainsi fait polémique<sup>22</sup>. On peut ajouter à ce contentieux une opposition déjà ancienne en littérature entre les partisans du

<sup>20</sup> Voir pour le sujet qui nous intéresse, Bertrand Joly, *Déroulède. L'inventeur du nationalisme*, Paris, Perrin, 1998, « Postérité de Déroulède » et « Déroulède et de Gaulle », p. 368-373 ; G. Kauffmann, *Édouard Drumont, op. cit.*, « Épilogue. Autour d'une tombe », p. 453-470.

<sup>21</sup> François Dosse, *La marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2003, p. 44.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 251.

texte seul, à envisager de façon structurelle et analytique, et les tenants de l'approche biographique, curieux des rapports vie-œuvre. Les premiers refusent l'idée que les contingences de la vie de l'auteur aient vocation à « expliquer » ses livres<sup>23</sup>.

Car le problème essentiel se noue entre intentionnalité et conditionnement. Il n'y a aucun inconvénient à admettre que la vie quotidienne d'un grand écrivain puisse être totalement ordinaire, bourgeoise, conformiste, obéissant aux injonctions sociales les plus communes, pourvu que sur le plan intellectuel son « je » soit sauf. Il n'y a pas non plus de difficulté à mettre en avant ses relations avec d'autres représentants de sa caste. Le grand écrivain, le savant, le philosophe peut être un chef d'école, appartenir à différents cénacles, avoir des mentors et des disciples, des filiations et des paternités intellectuelles, des alter égo et des rivaux et être en rapport avec d'autres cerveaux de par le monde. Loin de mettre en danger sa personnalité, ces réseaux dont les nœuds sont autant de salons, d'institutions et de villes (« capitales » intellectuelles) auraient plutôt tendance à l'accentuer en la démultipliant. Un thème résume bien les caractères de cette histoire d'archipel, celui de la « République des lettres »<sup>24</sup>. Il présuppose égalité entre les membres, émulation au service d'un dessein commun, mise en réseau des libres arbitres. Outre qu'on peut aisément rendre justice à cette toile de relations sans faire violence au cadre biographique, il n'y a pas réellement ici de changement d'échelle, sinon géographique, dans la mesure où l'effet de groupe n'implique pas une pression décisive du collectif sur l'individuel. La problématique de l'influence en sort enrichie et vivifiée, tant celle des intellectuels des uns sur les autres que de ces derniers sur l'ensemble du « siècle ».

Mais le cap fatidique a été franchi par d'importantes recherches ayant entrepris à partir des années 1970 de démystifier la figure de l'intellectuel. Une histoire sociale centrée sur les appartenances de classes et une sociologie attentive aux logiques du champ littéraire, dans lequel les écrivains sont guidés par la volonté semi-inconsciente de maximiser leur capital symbolique, se sont attaqués à cette figure intouchable : les travaux d'inspiration bourdieusienne de Rémy Ponton<sup>25</sup>, Christophe Charle<sup>26</sup> puis Gisèle Sapiro<sup>27</sup>, qui mettent en évidence des correspondances frappantes entre l'origine sociale, le niveau d'éducation, l'âge, la position occupée dans le paysage littéraire et l'esthétique pratiquée ou la nature des engagements politiques. Bien que prêtant le flanc à toutes les contestations sur le fond et dans le détail, cette approche a constitué une étape particulièrement intéressante dans l'évolution de l'histoire des intellectuels. Boutés de leur piédestal, confrontés à la bassesse de leurs ambitions, vidés d'une partie de leur individualité, ils ont aussi été rendus à la société et sont désormais des figures plus humaines et plus vraies. La fin

<sup>23</sup> Roland Barthes, « La mort de l'auteur », *Manteia*, n° 5, 4<sup>e</sup> trimestre 1968, p. 12-17. Mais il faut souligner qu'à la différence des adversaires de Quentin Skinner, les tenants de la nouvelle critique n'avaient pas à cœur de préserver du hasard contextuel la puissance créatrice de l'auteur : il fallait au contraire l'évacuer de l'équation, l'écrivain n'étant que le médium d'une langue douée de sa vie propre.

<sup>24</sup> Étudié par exemple par Daniel Roche. *Les républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1988.

<sup>25</sup> Rémy Ponton, « Naissance du roman psychologique. Capital culturel, capital social et stratégie littéraire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 1, n°4, juillet 1975, p. 66-81.

<sup>26</sup> Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels », 1880-1900*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990.

<sup>27</sup> Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999.

de l'ère du soupçon n'empêchera nullement de les garder à l'œil et on ne sera plus dupe de leur entrisme académique ou de leur anticonformisme publicitaire.

L'intellectuel étude de cas est-il possible pour autant ? Rien n'est moins sûr. Difficile d'imaginer la biographie d'un représentant du type général de l'écrivain bourgeois ou l'émanation atomique d'un groupe dont le dessein commun est de tendre vers l'autonomie. Outre l'impasse méthodologique, il faut bien résister à l'idée que les grands écrivains, penseurs ou philosophes puissent être conditionnés à un degré tel que leurs œuvres ne seraient plus les leurs mais la manifestation d'un contexte, d'un ethos de classe, d'une stratégie de conquête inavouée. Ce sont par essence des unités de grande échelle, précisément parce qu'ils se singularisent dans leur époque, parce qu'ils la dépassent ou qu'ils la dominent, non parce qu'ils la suivent ou la subissent. Qu'une partie de leurs personnalités soit sous l'emprise de phénomènes collectifs est inévitable mais si ce peut être la *major et sanior pars*, alors il faut tout bonnement cesser de croire en leur légende.

Le candidat à la biographie intellectuelle est nécessairement un indépendant, d'abord parce qu'une certaine forme d'indépendance entre dans la définition même de l'intellectuel. En bon dreyfusard, Julien Benda dit qu'il doit défendre les valeurs de vérité et de justice, Sartre affirme qu'il ne doit pas s'inféoder à un parti ou une classe sociale. Jean Touchard et Louis Bodin ajoutent à leurs définitions sociologique (les « professions intellectuelles ») et culturelle (ceux qui créent, distribuent et mettent en œuvre la culture) cette dimension d'autonomie : ils œuvrent pour la vérité et la justice et opposent leur « refus au monde de *l'aliénation* et des *nécessités* humaines<sup>28</sup> ». L'intellectuel idéal et théorique est donc un non-aliéné : gravitant au plan des idées, il manifeste un attachement aux principes au détriment de toutes sortes d'intérêts, qu'il habite ou non un rôle politique d'insoumis, qu'il soit hautement ou faiblement subversif. Sans lui imposer l'engagement, son éthique professionnelle fondée sur la raison l'oblige à résister à une part importante de la normalisation dont la société pétrit les individus. Bien que la mythification de l'intellectuel dreyfusard ait pu conduire à certains excès, accordons à Durkheim<sup>29</sup> qu'il y a chez lui quelque chose qu'on peu sans naïveté appeler « l'esprit critique ».

Mais cette indépendance de principe ne suffit pas. D'une certaine manière, c'est la stature que le jugement des contemporains et de la postérité confère à tels représentants du monde littéraire ou savant qui est le signe d'un affranchissement vis-à-vis des déterminations (intellectuelles) qui pèsent sur le commun des mortels. Les critères qui sanctionnent leur apport à la société, qu'ils soient écrivains, philosophes ou scientifiques, sont la nouveauté, l'originalité, une particulière adéquation entre leur projet et des attentes collectives non encore élucidées. Et si de leur vivant le manque d'innovation ne s'oppose pas toujours au succès, la postérité pardonne rarement cette lacune. Alphonse Daudet et Émile Zola sont dans les années 1880 deux éminents représentants de l'école naturaliste, très lus, très riches, très admirés. Pourtant on ne se souvient plus guère de nos jours que du second. Ce serait s'abuser que de croire qu'il en est ainsi uniquement parce que Zola a été dreyfusard. Celui qu'on connaît aujourd'hui comme le pittoresque auteur des *Lettres de mon moulin* avait ceci de particulier d'allier à une esthétique

<sup>28</sup> Cité par F. Dosse, *La marche des idées*, op. cit., p. 44-45. C'est nous qui soulignons.

<sup>29</sup> Émile Durkheim, « L'individualisme et les intellectuels », *Revue bleue*, 2 juillet 1898, p. 7-13.

moderne très descriptive, un sens certain de la continuité qui s'exprimait aussi bien dans les sujets traités que dans le respect d'une forme de bienséance tombée partout en désuétude. Le regard tendre de Daudet sur les choses simples du quotidien parvenait à charmer l'ensemble de la critique, accablée à la longue par la noirceur et le pessimisme continués par la jeune garde du mouvement<sup>30</sup>. Le gendre idéal du naturalisme est bien en son temps l'original du groupe, mais ses œuvres paraissent aujourd'hui anodines au regard de la fresque prométhéenne de Zola qui en est venue à incarner à elle seule tout le XIX<sup>e</sup> siècle – urbain, industriel, ouvrier, commerçant – précisément dans ce qu'il a de nouveau, bien qu'elle traite essentiellement du Second Empire, avec d'ailleurs un certain retard. La comparaison vaut aussi pour les deux dreyfusards que sont Anatole France et Marcel Proust. Quand meurt le second en 1922, le premier vient de recevoir le prix Nobel de littérature qui lui témoigne une reconnaissance mondiale. Alors que France est un immense écrivain, Proust n'est qu'un auteur à succès, lauréat du marginal prix Goncourt, fauché avant d'avoir fini de publier son œuvre. Aujourd'hui Anatole France, à peu près inconnu du grand public français, est pour les spécialistes l'écrivain attitré de la III<sup>e</sup> République et demeure englué dans son contexte, alors que la postérité internationale de Proust en fait l'un des plus grands artistes de tous les temps. L'« envergure » d'un intellectuel est une construction sociale et historique toujours modifiable, dont on peut redresser les torts en réhabilitant ou en déconstruisant les figures mal jugées, mais c'est elle qui au départ signifie au biographe que son sujet est digne d'être étudié seul. Expliquer la démarche d'un auteur et la faveur dont il jouit auprès de ses contemporains éclaire la société de son temps et c'est la même chose pour ceux qui ont eu la chance de survivre à leur époque avec la société d'aujourd'hui.

Il ressort de tout cela que la biographie intellectuelle, conçue pour les écrivains et savants de gros calibre, est un cadre moins souple que la biographie ordinaire. Ses objets d'étude sont contraints moralement et socialement à manifester beaucoup d'individualité, ce qui explique qu'on répugne à les considérer comme des représentants aliénés d'une classe, qu'on préfère l'étude de leurs textes à celle de leurs vies et qu'on cherche d'abord à valoriser leur singularité.

## L'INTELLECTUEL DE SECOND RANG : RELAIS ET PASSEUR

Mais la nébuleuse intellectuelle ne se limite pas aux auteurs d'exception. Entre cette catégorie de professions qui s'étudie en groupe, de façon sérielle ou prosopographique – universitaires<sup>31</sup>, professeurs, étudiants ou journalistes – et les personnages de grande envergure

---

<sup>30</sup> Même Ferdinand Brunetière, censeur du naturalisme et ennemi acharné de Zola, est magnanime pour Daudet et son jugement sur les deux écrivains n'est pas dénué d'un certain comique rétrospectif : « l'auteur de *Nana* fait orgueilleusement fausse route. L'avenir n'est pas à ce naturalisme grossier qu'il prêche de parole et d'exemple ; encore moins à ce prétendu roman *expérimental* dont il essayait récemment d'ébaucher la théorie. Ce n'est pas une originalité suffisante que d'étaler au grand jour ce que le commun des hommes dissimule soigneusement. [...] C'est l'auteur des *Rois en exil* qui me semble vraiment marcher à quelque chose de nouveau. », « *Les Rois en exil* de M. Alphonse Daudet », *Revue des Deux Mondes*, 2<sup>e</sup> quinzaine, novembre 1879, p. 446-459, ici p. 447.

<sup>31</sup> Christophe Charle, *La République des universitaires (1870-1940)*, Paris, Le Seuil, 1994.

évoqués à l'instant, un échelon méthodologique semble manquer. Que faire des intermédiaires ? Les hommes de lettres oubliés aujourd'hui mais dont personne n'ignorait le nom en leur temps, qui n'ont rien inventé de fondamental dans le domaine de la pensée et n'ont pas été tenus pour des génies mais exercé une influence significative sur leurs contemporains ? Le costume de la biographie intellectuelle est un peu grand pour eux et ne leur convient qu'imparfaitement. C'est dans cette situation délicate que se trouve Jules Lemaître.

Le 5 janvier 1909, l'écrivain dreyfusard Jules Renard écrit dans son journal : « Je ne me déciderai jamais à ne plus aimer Jules Lemaître. L'idée même qu'il me fera fusiller quelque jour ne modifie pas mes sentiments. Presque tous les hommes de ma génération furent ses obligés, je veux dire : de sa critique bienveillante<sup>32</sup>. » De 1885, année de son apparition spectaculaire dans le paysage littéraire parisien<sup>33</sup>, jusqu'à sa mort en août 1914, Jules Lemaître est l'une des dix grandes plumes de la Belle Époque. Sa carrière si privilégiée suscite l'envie de Mirbeau<sup>34</sup>, son intense activité journalistique l'agacement de Goncourt<sup>35</sup>, le salon dans lequel il trône la curiosité intéressée du jeune Barrès<sup>36</sup>, ses pastiches l'hilarité du jeune Proust<sup>37</sup>. La bourgeoisie cultivée lectrice du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux Mondes* en fait sa coqueluche et se presse à ses pièces de théâtre et à ses conférences. Les rédacteurs du *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* font largement appel à ses observations littéraires<sup>38</sup>. Plus tard, durant l'affaire Dreyfus, c'est lui qui prend la tête du mouvement intellectuel de masse qu'est la ligue de la Patrie française<sup>39</sup> et c'est comme une aubaine que son nom prestigieux est ajouté par Maurras en 1908 au maigre tableau d'honneur d'une Action française encore dans l'enfance<sup>40</sup>. Du point de vue littéraire autant que

<sup>32</sup> Jules Renard, *Journal, 1887-1910*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 960.

<sup>33</sup> Avec son article de la *Revue Bleue* du 10 janvier 1885 : « Professeurs au Collège de France : M. Ernest Renan ». Le critique Victor Giraud affirme qu'il fit le tour de Paris et rendit son auteur célèbre du jour au lendemain. *Les Maîtres de l'heure. Essai d'histoire morale contemporaine*, vol. 2, Paris, Hachette, 1914, p. 4.

<sup>34</sup> S'estimant mal traité au *Gaulois* et au *Gil Blas* où il n'écrit que des contes, Octave Mirbeau veut entrer au *Figaro* et écrit à Paul Hervieu le 11 octobre 1887 : « En ce qui concerne Magnard [co-directeur du *Figaro*], voici, je crois, la base qu'il faut établir. Lemaître avait 350 francs par article. Il faudrait demander ce prix, quitte à le baisser. », *Correspondance générale*, t. 1, Paris, L'Âge d'homme, 2002, p. 722. La plume de Lemaître, connu depuis à peine deux ans, se paie au prix fort en 1887.

<sup>35</sup> Edmond et Jules Goncourt, *Journal*, t. III (1887-1896), Paris, Bouquins, 1956, p. 571, note du 12 avril 1891.

<sup>36</sup> Edmond de Goncourt écrit le 9 mai 1892 : « Et Daudet ajoutait que la fameuse de Loynes, la ci-devant Tourbey, dont Barrès lui avait dit qu'elle ne méritait aucune considération, qu'elle était la dernière des dernières, il savait par son frère que ledit Barrès tâchait d'y passer sa vie et qu'il s'efforçait de lui persuader qu'il était son plus chaud ami. », E. et J. Goncourt, *Journal*, t. III., *op. cit.*, p. 704.

<sup>37</sup> Son tout premier projet littéraire est une imitation des pastiches que Lemaître publie au *Figaro* sous le titre : « Pronostics pour l'année 1887 » le 12 janvier 1887. Paul Aron, « Sur les pastiches de Proust », *CONTEXTES* [édition électronique], n°1, 2006, § 4.

<sup>38</sup> Articles « Brunetière », « Hugo », « La Justice [poème de Sully-Prudhomme] », « Struggleforlifteur », « Verlaine », « À Rebours [roman de Huysmans] », « Chanson », « Banville », « Tutu », « Révoltée [pièce de Jules Lemaître] », « Jules Jouy », « Ballet » du second supplément (t. XVII) paru en 1888. L'article consacré à Lemaître dans ce volume le présente comme un maître de la critique aux jugements iconoclastes.

<sup>39</sup> Sur les difficultés d'évaluation du nombre d'adhérents de la ligue, voir B. Joly, *Nationalistes et conservateurs*, *op. cit.*, p. 306.

<sup>40</sup> Voir à ce propos Laurent Joly, « Les "grands écrivains sont avec nous" : Bourget, Lemaître et l'Action française » dans *Maurrassisme et Littérature* (actes du colloque du 20 au 22 octobre 2011, Université Paris 3

politique, Lemaître est bien une personnalité majeure de son temps. Oublié de l'histoire, il pourrait aisément justifier des entreprises de redécouverte du genre de celles qui ont inspiré *Connaissez-vous Brunetière*<sup>41</sup> ? ou *Avez-vous lu Paul Bourget*<sup>42</sup> ?

Mais il semble qu'il ait mis un point d'honneur à se classer second dans tous les domaines. Dans le groupe des écrivains « psychologues » auquel on a coutume de le rattacher, il est vite éclipsé par Anatole France. C'est un critique littéraire considérable mais il s'efface devant Brunetière, sévère contributeur puis directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Dans le camp antidreyfusard, il est battu sur le plan intellectuel par Barrès, doctrinaire imparfait du nationalisme, n'a pas le charisme d'homme d'action d'un Déroulède, l'étoffe de pamphlétaire d'un Rochefort, l'aura de découvreur de Drumont, le gourou des antisémites. Dans le camp catholique, on lui préfère le populaire François Coppée ou le distingué Eugène-Melchior de Vogüé puis Jacques Piou, et le néo-royalisme ne fait que l'accueillir comme membre, certes prestigieux, mais hiérarchiquement inférieur à Maurras ou Léon Daudet. Et même dans cette catégorie il arrive bon second derrière Bourget<sup>43</sup>. Inutile de se demander pourquoi son personnage n'a tenté aucun biographe.

L'intérêt historique de Lemaître fait pourtant peu doute. Bertrand Joly souligne que par un concours de circonstances, il devient de 1899 à 1902 le chef du premier parti d'opposition de France et se retrouve en situation de leader fédéral du nationalisme<sup>44</sup>. Sa personnalité contestable de chef est l'une des clés du succès initial et de l'échec final du mouvement à saisir l'« opportunité » antidreyfusarde. Les contradictions de ses discours illustrent la conversion maladroite de l'intellectuel à la politique. À lui tout seul, c'est une introduction au maurrassisme et on suit pas à pas chez Lemaître le déclin de faveur du romantisme, du naturalisme, des valeurs républicaines qui l'exaltaient dans sa jeunesse et l'ascendance parallèle du classicisme et du catholicisme dans l'échelle de ses préoccupations. Enfin, son parcours a quelque chose d'humainement énigmatique. Alors que les réflexes bonapartistes le révulsent, qu'il est peu sollicité par l'antisémitisme et qu'il porte haut son dilettantisme, difficile de comprendre qu'il ne se défie pas davantage de l'activisme antidreyfusard et de l'autisme intellectuel du nationalisme intégral.

La matière première imprimée dont il est l'auteur est très abondante. Les 8 volumes de critique littéraire des *Contemporains*, les 11 volumes de critique dramatique des *Impressions de théâtre*, la vaste somme de ses écrits politiques – républicains, antidreyfusards, royalistes – et bien sûr ses œuvres dramatiques, son roman et ses contes, fournissent un matériel largement suffisant pour

---

Sorbonne nouvelle), éd. Michel Leymarie, Olivier Dard et Jean-Yves Guérin, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, p. 37-53.

<sup>41</sup> Antoine Compagnon, *Connaissez-vous Brunetière ?*, Paris, Le Seuil, 1997.

<sup>42</sup> Marie-Ange Voisin-Fougère et Daniel Sangsue (éd.), *Avez-vous lu Paul Bourget ?*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2007.

<sup>43</sup> Comme le remarque André Maurel : « si [Mme de Loynes] avait vécu, je ne crois pas que nous eussions assisté au spectacle de voir Jules Lemaître trotter derrière Bourget, puis s'asseoir sur les degrés du trône et de l'autel ». « Les mémoires de M. Arthur Meyer », *Gils Blas*, 31 décembre 1911, p. 1.

<sup>44</sup> B. Joly, *Nationalistes et conservateurs*, op. cit., p. 308-314.

entrer dans les méandres de la personnalité du critique. Rédigés tout au long de sa vie, ils permettent de retracer les évolutions de ses idées, de ses goûts, de son rapport à la société.

Y trouve-t-on l'expression d'un puissant système de pensée ou d'une vigoureuse théorie nationaliste ? Nullement. Lemaître est un être cultivé, intelligent, souvent nuancé, mais il y a quelque chose de plus réactif qu'actif dans son activité intellectuelle. D'abord parce la prose critique en constitue l'essentiel, ce qui place Lemaître en bout de chaîne de la création littéraire, d'autant qu'il n'a pas eu le temps de rassembler en un corpus cohérent ses vues sur la littérature. Ensuite parce que ses habitudes de pensée ne le portent ni aux opinions définitives ni aux avis très tranchés, bien qu'il soit familier des digressions et aime s'exprimer sur tous les sujets. Ouvert à la pensée d'autrui, aux idées à la mode mais avec recul et méfiance, c'est un représentant très digne de ce qu'on pourrait appeler la « noblesse seconde » de la sphère intellectuelle<sup>45</sup>. Lemaître est de ceux qui s'approprient, valident, amplifient, diffusent et appliquent la philosophie ou la doctrine des « ducs », renforçant et légitimant leur pouvoir tout en en tirant personnellement profit ; qui prennent la défense des maîtres s'ils sont attaqués mais n'hésitent pas à les rappeler à leurs devoirs s'ils paraissent y manquer<sup>46</sup>. Les avatars de cette catégorie d'hommes de lettres sont d'importants relais du pouvoir intellectuel, plus proche du public parce qu'ils écrivent des textes divertissants et accessibles à toute personne cultivée. Lemaître sera ainsi un zélateur passionné de Renan, un admirateur mitigé de Barrès, un promoteur servile de Maurras<sup>47</sup>.

## LA GÉNÉRATION PERDUE DE L'ANNÉE TERRIBLE

Cette situation de relative infériorité est d'autant plus intéressante pour cerner Jules Lemaître qu'elle n'est pas simplement une catégorie analytique fondée sur son rôle intellectuellement subalterne et son rendez-vous manqué avec la postérité mais la condition universelle des écrivains de sa génération. Celle qui avait une vingtaine ou une trentaine d'années au moment de la défaite de 1871. Le phénomène interpelle les contemporains et est parfaitement

---

<sup>45</sup> Un concept développé par Jean-Marie Constant dans *La Noblesse en liberté, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presse universitaire de Rennes, 2004. La « noblesse seconde » est une grande noblesse qui arrive juste après les princes et les ducs et pairs dans la hiérarchie nobiliaire. Ses membres occupent des postes clés de chefs d'armées, de capitaines de compagnies militaires, de gouverneur ou de lieutenants généraux de provinces, de villes. Ils gravitent dans l'entourage des souverains et sont les relais du pouvoir royal dans des provinces pour lutter contre les oppositions internes et les agressions extérieures.

<sup>46</sup> Le premier article de Lemaître sur Renan qui découvre le critique au grand public oscille entre vénération et irrévérence mais derrière l'apparente légèreté de ton se dessine une critique argumentée de ce que la pensée fuyante du maître peu avoir de frustrant pour un disciple. « Professeurs au collège de France... », *art. cit.* Sur le rapport de mutuel renforcement des grands intellectuels et de leurs disciples, voir Rémy Ponton, « Naissance du roman psychologique », *art. cit.* p. 74.

<sup>47</sup> Mais avec le dernier dans une situation paradoxale car celui qu'il présente comme un maître est avant 1914 un homme de lettre très peu connu. Henry Morice souligne l'humilité du rôle de « disciple » que Lemaître accepte de jouer auprès de lui. *Jules Lemaître*, Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1924, p. 206.

analysé par Claude Digeon dans *la Crise allemande de la pensée française* : c'est une génération<sup>48</sup> qui ne trouvera pas sa voie dans l'évolution nouvelle des idées.

Le romancier Paul Bourget résume le désarroi qui fut le sien dans la nouvelle *L'Échéance* en 1899 :

Quand on écrira une histoire des idées en France au dix-neuvième siècle, une des périodes les plus difficiles à bien caractériser sera celle de la génération d'après la guerre de 1870 [...]. Les jeunes gens qui entraient dans la vie à cette date rencontraient, chez leurs aînés immédiats, l'ensemble des conceptions philosophiques élaborées sous le second empire. M. Taine et M. Renan étaient les deux plus illustres représentants de ces doctrines [...]. Qu'ils le voulussent ou non, leur enseignement aboutissait au plus entier fatalisme [...]. Pour des jeunes gens, elles ne dégagent qu'un principe de négation et de pessimisme, et cela, précisément à l'heure où les désastres de la guerre et de la Commune venaient de frapper si durement la patrie [...]. Sous l'impression de cette crise, nous voulions agir. De l'autre côté, une doctrine désespérante, imprégnée du déterminisme le plus nihiliste, nous décourageait par avance. Le divorce était complet entre notre intelligence et notre sensibilité<sup>49</sup>.

Conséquence de ce régime de privation : une certaine timidité intellectuelle et beaucoup d'irrésolution. Lemaître est à cet égard extrêmement représentatif.

Le critique Daniel Halévy revient lui aussi sur ces rejetons stériles de la défaite à la veille de la Première Guerre mondiale :

Les hommes ne manquaient pas. Ils ne manquent jamais. Mais un mauvais sort les avaient tous atteints. Un Rosny, si proche de la grandeur : pourquoi son œuvre est-elle restée comme l'ébauche d'elle-même ? [...] Un Bourget, si vigoureusement intelligent, si humain : d'où vient qu'il ne persuade pas ? Un Lemaître, d'où sa faiblesse ? Un Péladan (ses dons étaient nombreux et beaux), d'où son naufrage ? Un Brunetière, taillé pour le combat et la victoire, d'où vient qu'il n'a jamais trouvé le franc emploi de sa puissance<sup>50</sup> ?

La génération des années 1890 sera brillantissime en comparaison : celle de Barrès, Maurras, Claudel, Gide, Proust, Valéry, Péguy. Barrès a d'ailleurs conscience de la supériorité des écrivains de son âge et note dans ses cahiers en 1897 : « Cette génération qui a fait ou subi la guerre, qui ne nous laisse aucun grand homme, qui n'a pas su enterrer Taine, qui a négligé Leconte de Lisle, qui a eu pour dernier homme politique Ferry, et puis plus rien, je me surprends à la haïr<sup>51</sup>. » Le tableau désolant qu'il dresse de ses devanciers jette même une ombre sur Anatole France, qu'il admire, mais dont le manque d'inspiration ne laisse pas de l'étonner.

<sup>48</sup> Sur la fortune heuristique du concept de génération dans l'histoire des intellectuels, voir F. Dosse, *La marche des idées*, op. cit., p. 45-46 ; Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988.

<sup>49</sup> Paul Bourget, *Drames de famille*, Paris, Plon Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1900, « L'Échéance », p. 4-55, ici p. 5.

<sup>50</sup> Daniel Halévy, *Quelques nouveaux maîtres*, Moulins, Cahiers du Centre, 1914, p. 3.

<sup>51</sup> Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, t. 1 (janvier 1896 - novembre 1904), Paris, Éditions des équateurs, 2010, p. 172.

Il se trouve que les démissionnaires de l'idéal républicain<sup>52</sup> seront assez nombreux dans la génération perdue de 1870. Bourget (1852-1935) qui après des années de méditation anxieuse se rallie enfin à Taine et Fustel de Coulanges, passe au royalisme (1900) et retourne à la foi catholique (1901) ou Brunetière (1849-1906), qui sera lui aussi un converti (1900) mais reniera seulement l'idéologie dreyfusienne qui s'identifie au régime après l'affaire<sup>53</sup>. L'itinéraire d'Eugène-Melchior de Vogüé (1848-1910) est aussi très révélateur. Anti-bonapartiste et ardent républicain dans sa jeunesse, il adhère par idéalisme au corpus révolutionnaire en dépit de ses origines familiales, se met au service du nouveau régime comme ambassadeur et fait tout pour inciter Léon XIII à le reconnaître. Mais au terme d'une longue réflexion, il évolue vers une vision critique de la démocratie contemporaine, renonce à ses aspirations cosmopolites pour aboutir au traditionalisme vers 1899<sup>54</sup>. Lemaître, enfin, prisonnier de son scepticisme, résiste à Barrès avant de céder à Maurras à la fin de sa vie, par lassitude, par conviction et par amitié. La génération suivante compte bien des exemples de ces reniements plus ou moins aboutis mais ils seront rapides et sans état d'âme : le passage du premier Barrès (1862-1923), rédacteur au *Voltaire*, critique du chauvinisme culturel et prêtre du culte du Moi, au romancier de l'énergie nationale est bien connu<sup>55</sup>, tout comme l'évolution de Maurras (1868-1962) et de Léon Daudet (1867-1942) du républicanisme au monarchisme.

## UNE BIOGRAPHIE ENTRE DEUX ÉCHELLES

Jules Lemaître, intellectuel de second rang, tant dans le champ littéraire où il fait surtout office de relais, qu'au sein d'une génération hésitante et sur la réserve, est donc une figure à n'étudier seule qu'au prix d'une grave perte de sens. Saisir le caractère particulier de son tour

---

<sup>52</sup> Cette notion mériterait d'être définie et nous renvoyons pour plus de détails à notre précédent article, « La République introuvable... », *art. cit.* Il s'agit moins de la République comme institution que comme incarnation politique de valeurs plus ou moins honnies : individualisme négateur du devoir social, universalisme négateur du concret, égalitarisme négateur des hiérarchies, jacobinisme négateur des particularismes locaux, laïcisme négateur de l'essence catholique du pays, idéologie de la table rase négatrice des continuités, parlementarisme négateur du leadership naturel, du mérite moral etc.

<sup>53</sup> L'affaire Dreyfus a pour effet de cristalliser et de transférer dans le débat politique des partis pris déjà omniprésents dans les travaux littéraires du critique. Comme l'a montré Antoine Compagnon, ses attaques se concentrent sur l'individualisme et confondent dans une même rage l'idée que le prestige de l'armée puisse être terni au profit d'un être isolé et la prétention des intellectuels à s'extraire de la société pour contester l'autorité. Très attaché à l'universalisme – chrétien et révolutionnaire – il déteste une fois pour toute tout ce qui est susceptible de cliver le corps social : Rousseau, le romantisme, la lutte des classes, l'antisémitisme, les érudits corporatistes qui ne partagent pas en honnêtes hommes le fruit de leurs travaux en parlant la langue de tout le monde. L'arbitrage dreyfusard qui tranche dans l'acquis révolutionnaire en faveur de l'individu (Dreyfus) au détriment de la Nation (l'armée) le coupe de l'évolution idéologique du régime. De ce point de vue, c'est la République qui abandonne Brunetière, car en dépit de son cléralisme il adhère assez largement aux principes de 1789. Voir à ce propos le court article de Gilles Boulard : « Idéal classique et affaire Dreyfus. L'invariant anti-individualiste de F. Brunetière », *Mots*, n° 54, 1998, p. 134-138.

<sup>54</sup> Année de la parution de son roman à thèse, *Les morts qui parlent*, Paris, Plon Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1899.

<sup>55</sup> Voir à ce propos Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français* [1972], Paris, Éditions Complexe, 1985, p. 47-54.

d'esprit, l'évolution de sa pensée et de ses opinions est une condition nécessaire mais non suffisante de la compréhension du personnage. À bien des égards, Lemaître est un candidat très moyen à la biographie intellectuelle, dont l'activité de chef de ligue rehausse artificiellement le parcours. Il ne constitue pas dans le magma de son époque un nodule suffisant pour régler sans difficulté la question du contexte et doit être restitué à toute une série d'ensembles à même d'éclairer ses pérégrinations.

L'exigence ordinaire qui impose d'être attentif aux sociabilités littéraires, coteries, salons, académies et revues, est alourdie dans le cas de Lemaître par le caractère mondain de sa littérature<sup>56</sup> et le pli influençable de sa personnalité vis-à-vis de la comtesse de Loynes qui s'impose comme son égérie, son impresario et sa maîtresse. Le salon de cette femme célèbre, toujours cité mais peu étudié<sup>57</sup>, doit tenir une place importante dans notre recherche afin de tenter de déterminer si son rôle littéraire et politique a été décisif ou incident dans l'évolution du critique. C'est d'abord un cercle d'amis et de relations qu'il faut reconstruire autour de l'écrivain, avant d'y adjoindre d'autres groupes qui s'y confondent partiellement :

– Celui des journalistes et critiques littéraires occupant des positions comparables à la sienne afin d'évaluer l'originalité de ses réactions, de déterminer quel créneau il occupe dans un paysage éditorial où il importe de faire valoir un style, une « signature ». Peut-on dire qu'il représente une critique bourgeoise ? Fait-il dans le poncif et est-il « l'avocat des causes gagnées » comme l'en accuse Bernard Lazare<sup>58</sup> ? Sur quels critères de distinction repose sa stratégie de reconnaissance ?

– Le groupe des écrivains de sa génération en quête d'évolutions parallèles, de réponses comparables au désarroi commun. On y recherchera aussi des évolutions divergentes, comme celle d'Anatole France, initialement très proche de Lemaître amicalement et intellectuellement<sup>59</sup>. Les deux hommes vivront d'ailleurs d'émouvantes retrouvailles à la fin de leur vie, après la mort de Mme de Caillavet et de Mme de Loynes, leurs deux salonnières de tutelle<sup>60</sup>.

– Celui des écrivains de la génération de 1890 dont la résolution contraste avec les constants atermoiements de Lemaître, dont le jeune âge est polarisé par le critique : attractif par son succès, répulsif par son impuissance. Dont les vues, en la personne de Maurras, finiront par avoir raison du scepticisme incorrigible de l'académicien. Lemaître a-t-il été à sa façon un « prince de la jeunesse » ? Quel regard a-t-il porté sur ses suivants, en particulier sur Barrès qu'il découvre encore inconnu mais dont l'éclatant succès oppose un désaveu cinglant à sa prévention initiale ?

<sup>56</sup> En réalité, elle ne l'est guère plus que celle de Barrès mais on n'aurait pas l'idée de réduire un grand écrivain à cette dimension ; Anatole France étant à cet égard dans une situation intermédiaire.

<sup>57</sup> Si ce n'est les quelques pages que lui consacre Pascal Ory dans *Histoire des droites*, dir. Jean-François Sirinelli, t. 2, Paris, Gallimard, 1992, p. 121-127 ; et l'intéressant travail de Gérard Désanges, qui, s'il ne mentionne pas toujours ses sources, néglige certains documents et porte sur Mme de Loynes un regard très amical, est abusivement qualifié de « roman historique » par son éditeur. *La comtesse de Loynes. La Belle écouteuse*, Paris, L'Harmattan, 2011.

<sup>58</sup> *Figures contemporaines. Ceux d'aujourd'hui, ceux de demain*, Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1895, p. 57-62, ici p. 62.

<sup>59</sup> La part de traditionalisme de France a été récemment réévaluée par Guillaume Métayer. *Anatole France et le nationalisme littéraire. Scepticisme et tradition*, Paris, Éditions du Félin, 2011.

<sup>60</sup> Jean Cocteau, *Œuvres complètes*, vol. 11, Paris, Marguerat, 1951, « Portraits souvenirs », p. 9-142, ici p. 114.

Les jeunes nationalistes des années 1910<sup>61</sup> semblent en tout cas fasciner un Lemaître vieillissant, avide de sensations fortes par procuration.

– Enfin, le groupe occasionnel des chefs nationalistes : Déroulède, Drumont et Rochefort. Groupe assez médiocrement intellectuel en dépit des prétentions littéraires de certains, que Lemaître surplombe quelques temps comme président de la Patrie française. Les archives policières qui témoignent des activités du critique au sein de la ligue<sup>62</sup> fourmillent de commentaires sur les querelles personnelles, les actes d'insoumission, les poussées centrifuges, le caractère très velléitaire des tentatives d'union et l'indépendance d'un certain nombre de seconds couteaux du parti<sup>63</sup> comme Gabriel Syveton, Henri Galli ou Gaston Méry, plus attentifs au succès d'un mouvement dont leur carrière électorale profite. Lemaître n'est pas un chef incontesté comme le sera Maurras à l'Action française et c'est plutôt le décalage entre son rôle de tête et le manque d'éclat de sa posture nationaliste qui doit retenir l'attention.

Au terme de cette réflexion, tâchons d'envisager le cas Jules Lemaître de façon pratique.

L'hétéronomie congénitale de l'intellectuel de second rang, la timidité des écrivains de l'après 1870 et la personnalité insaisissable du critique invitent à élargir quelque peu la focale biographique car la relation du personnage à tous ces groupes dépasse de beaucoup la simple mise en contexte. Sans satisfaire aux exigences d'une véritable enquête collective, il sera souvent utile de faire valoir d'autres sources et d'autres points de vue et que ceux du biographé.

En outre, un sujet comme Lemaître, bien qu'authentiquement intellectuel et à ce titre capable de jugement personnels, motivés, susceptibles de changer pour des raisons purement idéologiques, philosophiques et littéraires, nous semble tout de même au regard de ce qui précède, sinon conditionné, du moins fortement assoupli par son environnement. Même pour la partie de sa vie qui précède l'action politique, on ne peut guère se limiter à parcourir ses textes pour tenter d'établir un profil intellectuel. Négliger son milieu d'origine, l'empreinte de son éducation, le rôle initiatique de ses rebellions d'étudiant, l'idéal humaniste qui lui a été transmis, ses déboires familiaux, son embourgeoisement, sa « parsianisation », c'est renoncer à comprendre une partie importante du problème. L'explication intellectuelle, dont on a vu qu'elle ne prenait

<sup>61</sup> Il est enthousiasmé par les camelots du roi, pour lesquels il a souvent un mot dans les réunions royalistes (voir par exemple APP Ba 1150, 20 juin 1909 et 25 décembre 1912), et félicite les lycéens qu'il va haranguer de la fermeté de leurs choix comparés aux difficultés de « ceux de sa génération », APP Ba 1150, 1<sup>er</sup> mai 1911. On ne peut certes pas réduire aux camelots du roi et à quelques lycéens la « génération Agathon » décrite par Alfred de Tarde et Henri Massis dans leur enquête très orientée de 1912 mais Lemaître se dit en plusieurs occasions rassuré sur les dispositions de « la jeunesse » dans les dernières années de sa vie. Sur la vogue des enquêtes sondant les dispositions des « jeunes gens » à cette époque, voir Philippe Bénéton, « La génération de 1912-1914 : images, mythes et réalités ? », *Revue française de science politique*, 1971, vol. 21, n° 5, p. 981-1009.

<sup>62</sup> Essentiellement APP Ba 1150, APP Ba 1334-1337 ; Archives nationales [désormais AN] F<sup>7</sup> 12719, AN F<sup>7</sup> 12721, AN F<sup>7</sup> 12793, AN F<sup>7</sup> 13229-13230.

<sup>63</sup> Le journal de Gaston Méry confirme à ce propos la tonalité des rapports. On peut lire le 14 novembre 1903 : « j'ai eu cette idée : nous réunir Syveton, Galli, Dausset et moi, en nous adjoignant Bailby, rédacteur en chef de la *Presse*, et exécuter ensemble tout le travail nécessaire, puis, les décisions prises, les faire ratifier par le triumvirat Drumont-Rochefort-Lemaître. », l'accord des chefs étant acquis d'avance « puisqu'il seront à l'honneur sans avoir été à la peine... ». Journal de Gaston Méry, archives Philippe Doreau.

tout son sens que relativement à d'autres parcours, est malgré tout insuffisante, comme elle l'est toujours lorsqu'on l'arrache à son terreau d'origine.

Faute de mieux, la plastique de la biographie ordinaire s'impose sans doute pour faire un sort à ces scrupules méthodologiques et on ne déviara pas outre mesure d'un chemin sans embûche menant de la naissance à la mort du personnage (mort physique et oubli). En dépit d'une forte dimension intellectuelle, c'est à la vie de Jules Lemaître qu'il faut en vouloir et la devise qu'il adopte quelques temps avant de mourir, « j'ai trouvé le port », a bien au moins trois sens. C'est celle d'un vieux bibliophile qui se réfugie dans le culte des livres, d'un ligueur convaincu par son nouvel idéal politique et d'un grand sceptique qui trouve enfin la sécurité morale.

*Sarah Huguet*

Thèse : « la République introuvable de Jules Lemaître (1853-1914). Itinéraire nationaliste d'un intellectuel à la Belle Époque », sous la direction de Jacques-Olivier Boudon.

Résumé : la hantise du déclin national tourmente de plus en plus d'intellectuels à partir des années 1880 et conduit le critique littéraire Jules Lemaître à renoncer par étapes au projet républicain qui l'enthousiasmait autrefois. Après avoir défendu le régime contre la menace boulangiste, il tente de disputer l'idée républicaine aux dreyfusards pendant l'affaire. À la sacralisation des droits de l'individu promue par ses adversaires, Lemaître oppose une société cohésive, fondée sur un nationalisme d'inspiration assez hétérogène. Mais l'échec de la Ligue de la patrie française aux législatives de 1902 le laisse profondément abattu et c'est à la jeune Action Française qu'il part cultiver ses classiques à la fin de sa vie.